

REVUE DES ÉTUDES SLAVES

TOME QUATRE-VINGT-CINQUIÈME

Fascicule 3

Taras Ševčenko (1814-1861)
Création culturelle et conscience nationale



PARIS

2014

Isabel de MADARIAGA
(1935-2013)

La triste nouvelle de la mort d'Isabel de Madariaga, professeur émérite à l'École d'études slaves et Est-européennes du Collège universitaire de Londres ne laisse personne indifférent, ni ceux qui l'ont personnellement connue, ni tous ceux qui sont concernés par l'étude du XVIII^e siècle russe.

Fille d'un diplomate espagnol, le fameux écrivain et homme de science Salvador de Madariaga et d'une historienne écossaise, Constance Archibald, Isabel est née à Glasgow en 1919. Elle a passé son enfance en Espagne, en France et en Suisse, mais, avec l'arrivée au pouvoir de Franco qui avait condamné son père à mort par contumace, la famille se trouva en exil et s'installa en Grande-Bretagne. En 1937, elle entra à l'École d'études slaves et Est-européennes de l'Université de Londres à laquelle toute sa vie scientifique a été liée, à l'exception d'une courte période pendant la guerre lorsqu'elle a travaillé à la BBC et au ministère de l'Information (1940-1947) et lorsqu'elle a enseigné dans les universités du Sussex et de Lancaster (1966-1971).

Membre de l'Académie britannique, de la Société royale des historiens et de l'Académie royale d'Espagne d'histoire, Madariaga est secrétaire du comité de rédaction de *Slavonic and East European review* entre 1951 et 1964, et prend une part active aux travaux du *Study Group on Eighteenth-Century Russia*, à partir de sa fondation en 1968.

Sa première monographie paraît en 1962, *Britain, Russia and the Armed Neutrality of 1780*, et son dernier ouvrage *Ivan the Terrible: First Tsar of Russia* en 2005. Entre les deux, la date clef est 1982, quand paraît *Russia in the Age of Catherine the Great*, qui devint immédiatement un classique de la recherche et fit de son auteur une autorité incontestable dans son domaine. Huit ans plus tard sort une version abrégée et remaniée de cet ouvrage *Catherine the Great. A Short History*.

Tels sont les faits saillants de la biographie d'Isabel de Madariaga, mais ils ne rendent compte ni de l'importance de son apport à l'histoire russe, ni des particularités de sa brillante personnalité. Je n'étais pas de ses proches, nous nous étions croisés dans des colloques scientifiques et échangeons des lettres de temps à autre. Au début des années 2000, j'ai pris l'initiative de traduire en russe son *opus* principal sur la Grande Catherine, j'en ai assuré la rédaction, l'ai muni d'une préface¹ et en 2006, j'ai rédigé une préface pour l'édition abrégée².

Dans ces deux brefs textes, j'ai tenté d'évaluer l'importance des travaux d'Isabel de Madariaga, et de mettre en évidence les particularités de sa méthode scientifique.

1. I de Madariaga, *Россия в эпоху Екатерины Великой*, М., NLO, 2002.

2. Id., *Екатерина Великая и ее эпоха*, М., Omega, 2006.

J'ai écrit en particulier qu'« À la base de son approche [...], on trouve d'abord les sources historiques, et en second lieu le bon sens. Isabel de Madariaga ne sort jamais du cadre de ce qui déjà connu, étudié et établi à partir des sources historiques, qui peuvent donc être vérifiées.³ » Et en effet, Isabel de Madariaga a toujours été d'une rigueur implacable et fidèle au principe, selon lequel les historiens ne connaissent du passé que ce que les sources contiennent, sans se permettre la moindre supposition ou invention.

Cette particularité de style scientifique s'est brillamment révélée également dans son ouvrage sur Ivan le Terrible, pourtant on ne manquera pas de remarquer qu'il fallait faire preuve d'un certain courage scientifique pour entreprendre l'étude d'une époque totalement différente, de plus, une époque largement exploitée par des dizaines de chercheurs de renom. Dans une de ses lettres de 2005, elle m'écrivait : « *It is revisionist as you might expect, i.e. I do not believe either in the Izbrannaia rada or in the Zemskii Sobor, nor of course in Keenan. It is a terrible story, but there is much more to Ivan than atrocities, as I try to show, though I will not necessarily convince reviewers.* »

Ne me considérant pas assez compétent pour évaluer dans l'ensemble l'apport d'Isabel de Madariaga à l'étude de l'époque d'Ivan IV, j'oserai tout de même supposer qu'elle a bien vu les points faibles de l'historiographie, les nombreux mythes et les jugements qui ne sont pas étayés par des sources. Dans ma préface à sa *Catherine*, j'ai attiré l'attention du lecteur sur les particularités de l'utilisation de l'historiographie par I. de Madariaga, ce qui m'a valu la réponse suivante de l'auteur : « *I think you have succeeded perfectly in conveying how I envisage historiography, and how I have written that book. I do think that it is a manner of envisaging the writing of history that makes room for progress and change without the book becoming obsolete.* »

Refusant les conclusions univoques dans les cas où l'absence de données ne permettait pas, selon elle, de le faire, I. de Madariaga soulignait à chaque fois l'insuffisance de l'étude de tel ou tel sujet, indiquant ainsi des directions prometteuses pour la recherche à venir. D'ailleurs ses jugements se distinguaient aussi par leur rare justesse, fondée d'une part sur sa parfaite connaissance de l'historiographie et de l'autre sur une intuition scientifique étonnante. Ce n'est donc pas par hasard que ces dernières années, les historiens se sont lancés dans l'étude des résultats pratiques des réformes de Catherine dans les domaines juridiques, administratifs et sociaux etc. des années 1770-1780, en se fondant sur les sources russes. Elle n'avait cessé d'insister sur l'importance de cette démarche dans ses travaux. En 2002, j'avais fait mention de mes difficultés dans l'étude de la vie quotidienne de la vie urbaine provinciale, du XVIII^e, elle me répondit : « *I am delighted to hear you are studying a small town. It is time. I always complained that there were few of these down to earth studies and therefore historians made generalizations but did not know how true they were. Too much theory and not enough fact!* »

Une autre particularité de l'approche de l'histoire russe d'Isabel de Madariaga, déjà décelable dans son premier ouvrage, est l'examen des événements de l'histoire russe dans un large contexte international et, avant tout, européen. Étudiant, les relations russo-britanniques de l'époque de la Guerre pour l'indépendance de l'Amérique du Nord, elle soulignait qu'on ne pouvait les comprendre qu'en étudiant la culture politique des deux pays pour y discerner ce qu'il y a de commun et de particulier. En même temps,

3. A. B. Kamenskij, « Новая встреча с знакомым автором », in : I de Madariaga, *Екатерина Великая и ее эпоха...*, p. 8.

elle était très opposée au procédé qui consiste à calquer la réalité historique sur notre époque comme à l'explication du passé par le contemporain. Elle notait par exemple (et ces paroles ont acquis aujourd'hui un sens particulier) : « *I do not believe that one can read the present back into the past without distorting the past. Sixteenth-century Russia did not know that four centuries later the Ukraine would be an independent country with its capital in Kiev, nor that Russia would have conquered and lost the Crimea*⁴. »

Dans le *Recueil* en son honneur, paru en 1990, l'historien américain Mark Raeff écrivait que, quand elle travaillait à son ouvrage sur l'époque de Catherine, il était évident que c'était indispensable, mais l'ampleur de la tâche faisait fuir la plupart des auteurs, lui compris⁵. En 2009, Isabel de Madariaga présenta une communication devant le congrès du *Study Group of the Eighteen-century Russia* à Durham, le récit de sa carrière scientifique, rappelant que c'est à l'occasion d'une de ces réunions qu'elle fit la connaissance des deux David américains (David Ransel et David Griffiths) et leurs conversations ont beaucoup fait pour qu'elle entreprenne son vaste ouvrage de synthèse sur l'époque de Catherine II.

Et en effet, dans l'historiographie russe, l'ouvrage le plus complet et répondant le mieux aux critères scientifiques rendant compte du règne de 34 ans de l'Impératrice était la monographie de Brickner depuis longtemps surannée et l'ouvrage de Bil'basov était demeuré inachevé ; les historiens soviétiques ne se lançaient pas et les biographies de l'impératrice publiées en Occident reproduisaient largement les mythes historiques et des clichés.

L'ampleur de la tâche n'était pas uniquement conditionnée par la longueur de la période étudiée, par le nombre des sujets particuliers à aborder, par l'importance de la bibliographie, mais également par l'ampleur des sources. De plus, à la différence de la plupart de ses collègues, Isabel de Madariaga n'a pas eu la possibilité de travailler dans les archives soviétiques et a dû se fonder sur les sources publiées⁶. Cette lacune a été partiellement comblée par les milliers de documents de l'époque de Catherine II, qui ont été publiés avant la Révolution, formant un corpus fondamental de sources, permettant de se forger une image détaillée de l'époque.

Dans un article de *History today* en 2001, Isabel de Madariaga écrit : « *Since I first took Catherine seriously as a ruler, some 40 years ago, I have come to like her very much and she has become a 'close friend'*. » Les termes *seriously as a ruler* expriment l'essentiel de sa démarche, son résultat le plus important en tant qu'historienne de l'époque. Du jour où son ouvrage est paru, il devint impossible d'envisager Catherine II comme une aventurière allemande sur le trône de Russie, dont le trait principal était un appétit sexuel démesuré. Isabel de Madariaga a prouvé de façon convaincante que sa manière de gouverner était sage avec des vues réformatrices, dont le succès s'est trouvé limité par les réalités sociales et politiques de l'époque.

4. Olga Novikova Monterde, *Isabel de Madariaga : In Memoriam*,

networks.h-net.org/node/3076/discussions/34868/isabel-de-madariaga-memoriam

5. M. Raeff, « Introduction », in : R. P. Bartlett and J. M. Hartley (eds.), *Russia in the Age of Enlightenment : essays for Isabel de Madariaga*, London, Macmillan, 1990. p. 4.

6. Dans une de ses lettres, elle m'écrit : « The only thing I really regret is that the fall of communism came so late, when I was already too old and handicapped to go on long visits and work in archives and walk about and make train journeys. »

La parution de *la Russie à l'époque de Catherine la Grande*, a indubitablement eu une influence décisive sur toute la recherche, concernant la seconde moitié du XVIII^e s., tant en Russie qu'à l'étranger, stimulant la recherche, lui permettant d'atteindre un niveau supérieur.

Dans les trente dernières années, tant en Russie qu'ailleurs, un bon nombre de monographies historiques ont été publiées sur toute une série de problèmes importants de cette époque. Il est parfaitement naturel que quelques-uns des jugements et appréciations d'Isabel de Madariaga aient été précisés, complétés et certains révisés. Ainsi, dans la préface de la traduction russe de *Catherine la Grande*, en 2006, j'ai exprimé un doute quant à la notion d'absolutisme, appliqué à la Russie du XVIII^e. Dans la lettre du 18 décembre 2005, citée plus haut, elle écrivait : « [...] *also agree with your final remarks on absolutism. But remember that the book was written in the 1980s, before anyone had begun to dismantle the concept of absolutism. I think that now I would stress more strongly the fact that the C18 concentrated on absolute legislative power, without realizing that no ruler achieved absolute executive power, or even judicial power.* » Cependant, quelles que soient les précisions introduites par les nouvelles générations à la compréhension de l'époque de Catherine, l'ouvrage d'Isabel de Madariaga n'est pas prêt de vieillir et les chercheurs vont y avoir recours encore longtemps.

La publication en russe de ses œuvres, l'appréciation flatteuse des chercheurs russes et la possibilité d'échange avec eux après la chute du communisme ont été pour elle de grandes joies. Dans la préface à l'édition russe, elle écrivait : « Une des conséquences les plus heureuses de ces changements est le fait que les contacts scientifiques et amicaux libres avec le monde scientifique russe sont devenus monnaie courante : nous nous rencontrons dans des colloques, nous échangeons des livres, des messages électroniques, nous nous parlons librement au téléphone et nous utilisons les nombreux nouveaux canaux d'échange scientifique.⁷ »

Isabel de Madariaga était une personne très fine, d'un grand charme, d'un contact facile et, en même temps, elle savait être un critique sévère, voire impitoyable si la vérité scientifique était en cause. Elle aimait bien quand ses amis l'appelaient Lolita (nom donné dans l'enfance, bien antérieur au roman du même nom de Nabokov), et ce nom, comme son apparence, rappelaient pour beaucoup l'héroïne principale de sa recherche scientifique, soulevaient l'enthousiasme et créaient un charisme inégalable et attirant.

Isabel de Madariaga vécut une vie longue et bien remplie. Elle connaissait de nombreux écrivains, artistes, chercheurs et compositeurs fameux comme Maurice Ravel, ou Sir Isaiah Berlin (ami d'enfance de son mari, le soviétologue Leonard Shapiro), et on ne peut que regretter – comme cela arrive souvent – que personne n'ait consigné ses souvenirs. Mais tous ceux qui la connaissaient, se souviennent de celle dont le nom est désormais attaché à l'étude de l'histoire russe.

A. B. KAMENSKIJ

Traduit du russe par Anne NERCESSIAN

7. I. de Madariaga, *Екатерина Великая и ее эпоха...*, p.11.